

Où sont les utopies du cinéma ?

Marie-Claude Loiselle

Où sont les utopies du cinéma ?

Number 161, March–April 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

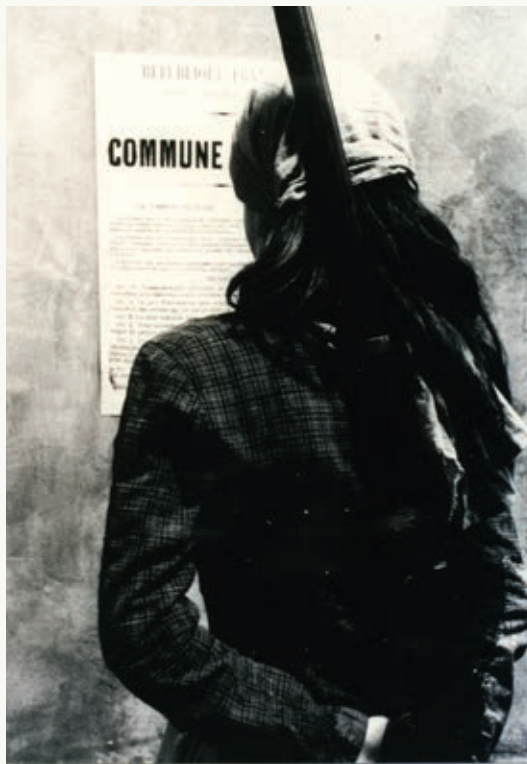
0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Loiselle, M.-C. (2013). Où sont les utopies du cinéma ? *24 images*, (161), 4–6.



Photomontage: Denis Laramée

LES INVISIBLES / Sébastien Lifshitz LA COMMUNE / Peter Watkins
 AVATAR / James Cameron LA CECILIA / Jean-Louis Comolli
 MUR DE MONTREUIL LES CHANTS DE MANDRIN / Rabah Ameur-Zaïmeche
 JE ME SOUVIENS / André Forcier

Où sont les utopies du cinéma ?

Les utopies ont-elles disparu de nos sociétés comme le prétendent tant de mauvais esprits, envolées avec ladite « mort des idéologies » dont on a fait grand cas depuis quelque 30 ans ?

Le fait de proclamer cette mort et, avec elle, celle de tout rêve d'émancipation, de toute contestation de l'ordre social existant ne dissimule-t-il pas, sous des dehors de lucidité et d'adaptation aux impératifs du réel (entendre, bien sûr, ceux de l'économie), une position elle-même purement idéologique ? Nous savons qu'il n'en va pas autrement, que ce fatalisme inhibant qui plombe nos actions, nos pensées et la société tout entière est en fait celui d'une des idéologies les plus totalitaires que l'on ait connues puisque terriblement insidieuse dans sa manière de désamorcer toute forme de contestation ou de marginalité. Nous savons aussi que si l'on s'est si rapidement empressé de ranger les utopies et les rêves d'un avenir meilleur parmi les lubies d'un autre temps, c'est moins en raison des « échecs » subis par les mouvements populaires ayant marqué le XX^e siècle que des dérives tyranniques et meurtrières qui ont corrompu l'idée même de révolution et d'utopie. Dès lors, il est devenu facile de nous inciter à croire que dans toute poussée contestataire, subversive, dans tout refus du monde tel qu'il va, de même que dans chaque soulèvement populaire sommeille le spectre d'une quelconque dictature, comme si l'un conduisait mécaniquement à l'autre. À l'heure où même l'idée de liberté a été privatisée, il est commode de se livrer à des amalgames aussi tendancieux, d'en faire usage au profit d'un consensus social orchestré dans le but de mobiliser nos forces autour d'un objectif commun : la croissance économique. Depuis cette soi-disant fin des utopies, ne sommes-nous pas ainsi plus près que jamais de ce qu'Aldous Huxley voyait déjà se dessiner en 1961 lorsqu'il s'inquiétait que, dès la prochaine génération, l'on sache « faire aimer aux gens leur propre servitude, et créer une dictature sans larmes, pour ainsi dire, en réalisant des camps de concentration sans douleur pour des sociétés entières, de sorte que les gens se verront privés de leurs libertés, mais en ressentiront plutôt du plaisir » ? Même sans l'usage de la « méthode pharmaceutique » qu'Huxley imaginait nécessaire à cette apathie civique (et politique), nous ne pouvons nier être plus que jamais conditionnés à nous abandonner à pareille forme d'anesthésie au service d'une mobilisation globale, et que c'est cela même qui rend le climat actuel tellement hostile aux utopies et aux appels de l'imagination. Une passivité qui, sans qu'aucun moyen coercitif ne soit nécessaire, anesthésie jusqu'au dégoût que nous devrions éprouver devant l'intolérable, ce qu'Alain Brossat appelle le « devenir im-passible de l'individu contemporain ».¹

CE QUI MANQUE DANS LE MONDE

Pourtant, malgré tout ce qui, en douce, vise à éteindre les velléités émancipatrices susceptibles de perturber le grand flux des capitaux, nous savons aussi qu'on ne chasse pas si aisément ce qui constitue l'essence même de l'homme, c'est-à-dire sa capacité à se projeter vers d'autres horizons. Depuis toujours l'homme est en quête

de ce qui lui fait défaut, vivant avec, arrimé au cœur, le désir de remédier à cette insuffisance. Comme l'a si bien précisé le poète martiniquais Édouard Glissant : « L'Utopie n'est pas le rêve. Elle est ce qui nous manque dans le monde. [...] Nous imaginons, nous essayons d'imaginer ce qu'il en serait si nous ne pouvions pas inventer cela, quand même nous ne saurions dire ce qu'est cela... »².

L'utopie ne serait donc pas le rêve, pas plus que la pratique d'un art n'est une fuite dans l'irréel. L'art est plutôt ce qui permet l'entrée d'un autre monde dans le réel par le pouvoir de l'imagination et de l'exploration de zones inconnues. Il apparaît – lorsqu'il est libre de l'emprise lénifiante du grand tout culturel – intimement lié à l'utopie, que plusieurs n'hésitent pas d'ailleurs à considérer comme une forme constitutive de l'inconscient, soit ce qui permet à la projection de nos désirs de prendre forme dans l'imaginaire. Si l'utopie n'est donc pas que pure rêverie, elle est plutôt la capacité que possède l'homme d'imaginer autre chose que ce qui est, et dès lors d'inventer l'avenir. Ce qui a permis à Baudelaire de considérer l'imagination comme « la reine des facultés », celle qui « touche à toutes les autres ; elle les excite, elle les envoie au combat ; elle crée le monde ».

L'ART COMME PRATIQUE UTOPIQUE

L'art ayant ainsi le pouvoir d'ouvrir un espace d'exploration où tout devient possible, il s'offre potentiellement comme une expérience d'émancipation et d'insoumission. Plusieurs des mouvements d'avant-garde qui ont traversé le XX^e siècle – depuis les constructivistes, Dada, les surréalistes jusqu'à l'Internationale situationniste et Fluxus dans les années 1960 – se sont dressés contre le formatage de la pensée, refusant de se conformer aux normes et aux exigences de la société tout en aspirant à changer les mentalités... sinon le monde. Devant les ambitions déçues de ces mouvements utopistes, qui n'ont nullement su mettre à mal le conformisme social et encore moins freiner l'expansion et le durcissement de la société marchande et spectaculaire, il ne s'agit pas pour autant de décréter la faillite de tout acte de résistance critique. Tant que l'art offre une force d'opposition, qu'il refuse de soumettre l'homme à la tyrannie de *ce qui est*, il demeure cette poussée perpétuelle participant à lutter contre l'engourdissement des facultés, contre l'anesthésie des sens et de la pensée. Même à l'écart de la très grande majorité des regards, même retiré (ou repoussé) vers ce qu'on appelle « les marges », il opère une rupture, aussi ténue soit-elle, au sein d'un ordre qui se veut homogène et sans entraves, une déviation, une interruption inattendue ; il accomplit un acte de désertion là où on n'attend que collaboration. Ainsi, l'existence même de l'œuvre, sa présence spectrale dans la société s'affirme déjà en soi comme utopie. Malgré le fait qu'une société dont le principe est celui de la consommation cherche à se nourrir de tout, même de ce qui la conteste ou lui résiste, il n'en demeure pas moins que dans chaque geste artistique libre existe en puissance la possibilité réelle d'autre chose, du « *cela* »



ONCLE BOONMEE, CELUI QUI SE SOUVIENT DE SES VIES ANTÉRIEURES d'Apichatpong Weerasethakul, I DON'T WANT TO SLEEP ALONE de Tsai Ming-liang, LOW LIFE de Nicolas Klotz et Élisabeth Perceval, WALDEN de Jonas Mekas, LES PLAGES D'AGNÈS d'Agnès Varda

d'Édouard Glissant, dont nous n'avons pas d'idée précise mais vers lequel tend cette poussée utopique exercée par les différentes formes d'exploration artistique. L'art devient salutaire pour la société lorsqu'il lui résiste, qu'il s'oppose à ses pratiques de normalisation comme à ses penchants les plus destructeurs. «L'art est ce qui résiste: il résiste à la mort, à la servitude, à l'infamie, à la honte», disait Deleuze, qui par ailleurs a très bien montré en quoi une œuvre, en pratiquant des brèches vers de nouveaux territoires par lesquelles il devient possible de «quitter une habitude, [...] d'échapper à une aliénation» (ou ce qu'il appelle se «déterritorialiser»), permet l'émergence d'une utopie «rhizomique», ouvrant sur tout un horizon de directions mouvantes.

MICRO-UTOPIES

Si les utopies n'ont pas déserté notre monde ni le cœur de l'homme, alors c'est bien dans cette multiplicité de directions mouvantes qu'il faut les chercher, là où elles déploient leurs rhizomes en prenant les formes les plus variées et inventives. Elles se tiennent dès lors bien loin de toute visée salvatrice dont dépendrait notre bonheur et de la défense d'un idéal normatif tel qu'il avait été prôné par les projets de société globalisants qui ont jalonné l'histoire depuis le XVI^e siècle. Les poussées utopistes logent plutôt aujourd'hui dans d'innombrables formes de micro-résistances et de micro-utopies qui contiennent en germe le pouvoir d'inventer «ce qui manque dans le monde» et de tenir tête à ce qui s'oppose à cette force d'invention. Alain Brossat, dans un texte passionnant³ où il oppose le modèle de démocratie d'institution telle que figée et imposée par l'Occident et la «démocratie résistante» à la chinoise, fondée sur les multiples modes de résistance populaire, voit l'expression d'une véritable vitalité démocratique dans toutes ces formes de «contre-conduites» présentes dans le monde aujourd'hui – qui ne se veulent pas subversives et n'ont rien des mouvements insurrectionnels d'hier. Prenant forme dans une «multitude de gestes de déprises, d'esquives, de déplacement, de réticence ou d'objection», la force de cette résistance dés-héroïsée repose essentiellement sur son indétermination et son «infinie capacité de modulation».

Or ce qui est vrai pour l'expression des formes de résistance populaire l'est aussi pour tous ces éclats utopiques qui peuvent surgir des pratiques artistiques les plus diverses, et qui sont autant de manifestations en mode mineur du potentiel d'émancipation et de résistance de l'art. C'est en multipliant ces gestes mineurs, les possibilités de déprises, les œuvres (essais, romans, tableaux, musiques, écriture et représentations théâtrales, films) proposées par des artistes de tous les pays à la fois et conçues selon aucune norme, aucun système, en vue d'aucune application déterminée ou utilité espérée, que continue de s'inventer le lieu de l'utopie. Ainsi, dans la plus parfaite «inutilité» de ces gestes de création, pouvons-nous voir émerger leur lueur secrète et fugitive, signe de la présence de ces micro-utopies qui, là où elles prennent forme et diffusent leur éclat, se profile également le visage d'une nouvelle communauté, indéfinissable et mouvante.

Où sont les utopies du cinéma aujourd'hui? Elles sont à la fois nulle part et un peu partout, dans tous ces films de cinéastes libres qui, d'Apichatpong Weerasethakul à Philippe Grandrieux, d'André Forcier à Alain Guiraudie, de Jean-Luc Godard à Nicolas Klotz et Élisabeth Perceval, d'Agnès Varda à José Luis Guerín ou Jonas Mekas, nous aident à croire encore à l'amitié, à l'amour, à la force du désir de créer liens et communautés, et aux plus hasardeuses voies d'exploration vers l'inconnu, l'inattendu, l'imprévu... Les utopies du cinéma sont celles qui nous préservent de la barbarie du monde. – Marie-Claude Loiselle

1. *La démocratie immunitaire*, Les éditions La Dispute, Paris, 2003, p. 70.

2. Dans *La cohée du Lamentin*.

3. «Cette grande et si belle époque», publié le 12 novembre 2012 sur le site *Le silence qui parle*.